

Au-delà de la douleur

Tuer un homme pour sauver le monde, ce n'est pas agir pour le bien du monde. S'immoler soi-même pour le bien du monde, voilà qui est bien agir (Confucius).

Ceux qui, aujourd'hui, se plongent dans les volumineux dossiers laissés par leurs prédécesseurs ministres, ceux qui entament avec foi et énergie la (re)construction de notre pays ou l'instruction de dossiers d'inculpés qui se croyaient « pas comme les autres », ceux qui planchent studieusement sur des articles de lois, des droits bafoués et des délits d'initiés, ceux qui accumulent avec générosité les initiatives citoyennes qu'ils découvrent ou redécouvrent avec bonheur, tout comme ceux qui ergotent en refaisant la Tunisie autour d'un café, ceux qui écrivent et répondent sans se lasser sur autant de murs virtuels à autant d'amis tout aussi virtuels, ceux qui se rendent compte qu'ils n'avaient jamais réellement saisi la portée du mot « liberté » sauf à l'envier aux français devant un spectacle des « Guignols de l'info » ou une page du « Canard enchaîné », devraient se promettre en cette fin de mois de janvier historique de ne jamais oublier.

Ne jamais oublier tous ces courageux suicidés, aubes de vies désespérées, partis en cendres ou électrocutés, qui réveillèrent brutalement une population embrigadée ; ne

jamais oublier ces innocents, acteurs ou spectateurs d'un juste soulèvement, aux vies arrachées par quelque balle minutieusement et traîtreusement tirée; ne jamais oublier les images de profonde misère et de dénuement absolu, découvertes avec honte et incrédulité sur un écran de télévision; ne jamais oublier nos frères citoyens venus de loin, transportés par un idéal et mus par une maturité politique insoupçonnée, pour camper de longues nuits devant un symbole de pouvoir décrié ; ne jamais oublier le puissant élan de solidarité qui fit que l'on se sentit réellement tous tunisiens face à un danger commun.

Ces quelques jours nous ont appris et mûri bien plus que deux décennies de peur, d'oppression, de mutisme et d'injustices rentrées. Le tourbillon du quotidien, inévitable, devra toujours laisser intact la profondeur de leur impact. La construction d'un pays plus juste et plus libre ne peut se faire qu'en souvenir de ceux qui les ont initiés, en ont porté la flamme qu'ils crièrent, hurlèrent, scandèrent jusqu'à se sacrifier au plus profond de leur être, jusqu'à donner leur vie.

Si cette révolution qui n'a rien du jasmin car c'est tout simplement celle d'un peuple



© IRMC

opprimé et que l'on croyait brisé, relayé par une Toile gigantesque doit, une fois ses cruelles et réelles souffrances apaisées, faire émerger de la terre rougie par le sang, quelque chose pour nos enfants, qu'il ne s'agisse alors que de liberté, d'égalité, de solidarité et de dignité. Tout le reste n'est que futilités. L'ambition politique qui ne saurait disparaître, les luttes partisans qui doivent devenir une réalité, la vigilance constante pour préserver nos acquis ne devront jamais plus remettre les valeurs vraies et les réalités d'un peuple.

Amel AOUIJ MRAD

Juriste, université de Tunis-El Manar

Pour le droit à la reconnaissance ...

La « révolution » tunisienne a pris de vitesse citoyens et politiques, observateurs et intellectuels. Comment expliquer qu'un tel séisme politique puisse avoir lieu sans que l'on ait pu entrevoir ses prémices ? Comment donner du sens à une révolution qui s'est produite sans le concours d'un leadership politique proprement dit et sans le ferment idéologique d'un projet de société alternatif ? Comment un événement aussi éminemment politique a pu s'enclencher dans une société qui vit, depuis près de deux décennies, sans politique ou presque ? S'il est sans doute trop tôt pour pouvoir comprendre de manière satisfaisante ce qui est advenu, certains indices de ce qui vient de se dérouler sous nos yeux nous autorisent à risquer quelques réponses provisoires. Je pense à deux épisodes en particulier : le mouvement de protestation des sans-emploi prenant origine dans le geste sacrificiel public de Mohamed Bouazizi qui fut l'étincelle de départ de l'ensemble du processus ; le sitting à la Kasba, en face du

Palais du gouvernement, des jeunes issus des régions intérieures défavorisées appelant à la démission du premier gouvernement postrévolutionnaire de Ghannouchi et à la dissolution du RCD.

Si les retombées politiques du suicide public de Mohamed Bouazizi relèvent d'une alchimie que l'on peut difficilement saisir sans une enquête historique minutieuse, ce geste symbolique fondateur ne fait qu'exprimer de manière paroxystique un malaise partagé et une grogne collective souterraine qui ne cessaient de faire bouler de neige depuis longtemps. Ce geste ne vient pas seulement faire écho à d'autres antécédents, dont le suicide protestataire antérieur d'un autre « désespéré » à Monastir et, en particulier, à ce mouvement suicidaire collectif moins assumé que représentent les départs sur les embarcations de la mort de milliers de jeunes cherchant à rallier clandestinement la rive nord de la Méditerranée ; il prolonge un état de mal être largement répandu qui couve depuis des



© IRMC

années, une sorte de « panne biographique » vécue douloureusement par une pléthore de jeunes privés d'emploi et qui peinent à accéder aux ressources de reconnaissance sociale que procure le travail. Plus insupportable dans le cas des jeunes diplômés, la crise de l'emploi n'a cessé d'interpeller sur la validité des modèles de justice instaurés par l'Etat postcolonial et bâtis, en partie, autour du principe de la méritocratie scolaire. En fait, et dans une